

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pression

Evelyn Lau

Volume 40, Number 2 (236), April 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31799ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lau, E. (1998). Pression. *Liberté*, 40(2), 22–27.

EVELYN LAU

POÈMES*

PRESSION

Si je laisse reposer mes doigts ici
si je mets ma joue comme le pétale
d'une orchidée caoutchouteuse contre ta joue
te relèveras-tu
dégageras-tu tes poignets de ces menottes de cuir
m'apprendras-tu l'histoire des points de suture sur
ta colonne
de ce grain de beauté et des ourlets glacés de tes oreilles?
Tu es brun le long de tes jambes
rouge à travers les collines de tes épaules
seules tes fesses sont demeurées pâles
sous un short porté sur une plage quelque part
sur une poignée d'îles dans les tropiques
ondulant tes orteils dans le sable
faisant jouer les plantes de tes pieds au soleil.
Tes lèvres sur mes épaules brûlent comme un tison
dans cette pièce, où deux tiges d'orchidées
s'élèvent comme des mains

* «Pressure», «Nothing is Happening» and «50 Bedtime Stories» by Evelyn Lau from *In the House of Slaves*, copyright 1994 by the author. Published in Canada by Coach House Press. Used by permission of the author.

puis retombent, et le bruissement de l'air est aussi doux
que le tapis champignon

blanc comme le lacet que tu lances autour de tes hanches.

Voici le bas parfait

tiens, attache-le

entre les deux boutons de la jarrettière, lève-toi

sur des jambes

enveloppées dans un miroitement d'ailes de

papillons broyées.

Je peux flairer la poudre dans l'air

je te sens monter avec des bras d'orchidées mourantes

tes lèvres pincées comme celles d'un chérubin

ton visage rouge de pression

les mamelons serrés entre deux planches de bois

miniatures.

Enlève cela, retire tout ça

essuie les larmes qui glissent du verre sur tes yeux.

Si je frotte une allumette, tes yeux verseront-ils

des flammes

oiseaux de paradis rouges et orangés aux points les

plus saillants

ta bouche coulera-t-elle un baiser sur ma langue

qui descendra le long de ton cou et sur tes

épaules brûlées?

Au moins touche ma langue

avec ta langue, avec quelque sel de remords

aux coins des yeux, croise tes bras

derrière mes omoplates et serre-moi de près

afin que mon ventre s'infléchisse

fermement contre le tien.

Prends mon visage entre tes mains, tu brûles

avec la chaleur des vacances prises en hiver

plages annoncées dans les agences de voyages

jupes en ramie jamais de la couleur de l'herbe mais

de feuilles d'automne

cocktails bleus et un soleil blanc pour veiller sur toi

à l'année, consumant les symptômes de tristesse.
Ne t'agenouille pas, ne te soumets pas
avec tes baisers sur ces bas que je porte pour toi
plus légers qu'un souffle
tes mains modèlent mes mollets et la blessure d'un
pied arqué
tes yeux s'enfoncent dans les miens, lancent des
éclairs bleus
et je n'ose pas battre des paupières, je ne peux pas cligner.
J'absorbe le linceul blanc de cette chambre
tire sur le voile de cheveux brossés à l'arrière de ton front
sais que tu partiras avec tes mamelons
alliant la chaleur de tes épaules
les zébrures pourpres de la cravache sur tes fesses
sur le coup frémissantes, puis se décolorant.
Ne dis pas que tu es venu pour apprendre sur la douleur
quand tu partiras avec toutes les couleurs en moi
les porteras des jours durant sur ton dos et ta poitrine
comme le marquage au fer rouge d'un soleil des îles.

RIEN N'ARRIVE

Agenouillé avec les mains bloquées derrière ton dos, tu n'es pas un homme de quarante-sept baissant son front vers le tapis. Tu ne rampes pas sur ton ventre à travers la chambre pour agripper la poignée d'un tiroir et l'ouvrir avec tes dents, tu ne déposes pas un léger poids de jupons et de slips brodés sur mes genoux. Ce n'est pas toi qui enfiles un blouson noir, qui frétilles à la surface du plancher, tes fesses couvertes de soie ne remuent pas comme si le feu de l'ennemi s'entrecroisait au-dessus de ton corps, de même que cette cravache dans ma main ne parcourt pas ton corps dans tous les sens. Dans le miroir, je n'aperçois pas mes lèvres rouges comme une plaie béante, ma figure de statue blanche ou l'élégance de mon fouet tournoyant dans les airs.

Je me vois parcourir les rues de galets vers Paddington Station à Londres par un matin d'avril. Je pense à l'épiciériste du coin en Europe qui vendait des prunes violettes et charnues ainsi qu'une douzaine de journaux, et qui dispensait clins d'œil et renseignements pour rien. Je me demande s'il va neiger à New York en février et si je devrai porter mon nouveau manteau et apporter une paire de bottes. Je calcule quelle heure il doit être dans d'autres villes, puis dans cette ville-ci, hors de cette chambre intemporelle avec sa vue sur une église, en cet hôtel avec ses cascades, ses chandeliers et ses six ascenseurs dans le hall.

Je ne te vois pas te relever, ni le déverrouillage de la barre d'argent et l'arrachement des cercles en cuir de tes poignets. Je ne suis pas assise dans un fauteuil en velours côtelé, je ne chatouille pas tes meurtrissures du bout d'un fouet, ne t'ordonne pas de te masturber en te regardant dans le miroir, une réflexion d'iris bleu et une

bretelle relâchée contre ton bras poilu. Entre ces murs couleur de crème anglaise, je ne crie pas. N'as-tu pas honte, un homme adulte qui porte des vêtements féminins, qui se masturbe, achète une femme et l'oblige à l'observer, l'oblige à le frapper, l'oblige à ~ Et tu ne gémiss pas, insensible à la honte entre tes jambes, comme tu es insensible à la honte brûlant un noyau dans ta poitrine, te brûlant vivant. Silhouetté en dentelle et satin, la tête chauve couverte de sueur, tu ne pleures pas avec insistance et je ne suis pas en train de m'égosiller au-dessus de toi, avec la stridence d'un carillon d'église. Ton corps ne tremble pas, ne frémit pas, ton corps ne s'use pas aux genoux, ne frissonne pas sous le satin, tu es nulle part, tu n'es pas cet hommefemme écroulé à mes pieds.

CINQUANTE HISTOIRES POUR L'HEURE DU COUCHER

Avec ta bouche, tu m'apportes des armes. La rose noire à longue tige d'une cravache. Une bougie effilée. Tu marches à quatre pattes du côté du lit, paupières baissées en repentir. Avec ta bouche, tu tournes toutes les poignées jusqu'à ce que je ne voie plus qu'une rangée de portes, toi agenouillé d'un côté, devant un brouillard de lumière. Je le traverse.

La table basse avec son étalage de papiers mouchoirs et de seringues et une modeste bouteille d'eau de Javel. «Des histoires pour endormir», surnommes-tu les somnifères, «j'ai cinquante histoires de nourrice pour toi ce soir.» Devant la fenêtre, il y a une fleur de lumière, des étamines de néon flamboyant contre le ciel; dans chaque cuillère à café, une flaque de sang et une boule d'ouate.

La nouvelle laisse s'enroule parfaitement autour de mes jointures. Un jour je te laisserai attaché, poignets aux montants, les torches bleues de tes yeux imploreront mon visage, tes gémissements seront rouges et ronds comme des pommes dans ta bouche. Entre-temps, je rêve d'hommes jetés des balcons, d'hommes qui virent en manuscrits volumineux et s'enfoncent comme à travers l'eau lourde, trop tard pour être attrapés non sans transmettre vingt-cinq histoires jusqu'à la fin. Ton corps en forme de tête de violon se déroulant dans les airs. Ton corps défilant lentement de haut en bas, se défaisant comme de la vieille corde, se défaisant en phrases longues comme des membres.

Traduit de l'anglais par Suzanne Bousquet